

Balthazar KAPLAN

LE POISSON
DES GLACES

ROMAN

M+ ÉDITIONS
12 rue de la Part-Dieu
69003 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-38211-241-0

À Valérie

« Nous ne sommes pas à la hauteur du Prométhée qui est en nous »

Günther Anders

Ce livre est la suite de Nuit polaire (Ab Irato, 2021). Il peut se lire séparément à condition de prendre en compte la situation suivante :

Nous sommes dans les années 2040. Le protocole de Madrid de 1998, qui protégeait l'Antarctique de toute exploitation économique pour une durée de cinquante ans, a volé en éclats lors d'une grave crise survenue un an plus tôt. Il en est résulté une partition de l'Antarctique : un quart, dans la partie orientale, a été livré à l'exploitation ; pour le reste, la majeure partie, la gouverneure de l'Antarctique essaie de sauvegarder l'esprit du protocole, en cherchant à renforcer ses pouvoirs. Elle a entre autres, créé une Agence de Sauvegarde Antarctique dont elle a confié la tête à Apollon Maubrey.

Prologue

Chamcepoix était inquiet.

Pourtant, tout avait bien commencé deux semaines plus tôt, quand son navire avait quitté la rade de l'île du Roi-George, en ces premières journées d'été antarctique. L'île avait la plus grande densité de bases du continent. On la surnommait « la capitale », c'était exagéré, on aurait plutôt dit un agglomérat discontinu de bâtiments, s'étalant sur un tronçon du littoral dépourvu de glace. Chamcepoix était néanmoins content de quitter cet embryon de ville pour retrouver le souffle sauvage du continent, là-bas, visible de l'autre côté du détroit. La mer était calme, la température approchait de zéro. Au soleil, il faisait bon. L'air avait une transparence cristalline. Tout s'annonçait bien.

Il effectuait la première tournée avec son nouveau bateau. Il avait jusqu'à présent privilégié l'avion et s'était fait connaître par sa capacité à répondre à n'importe quelle demande émanant des bases éparpillées sur tout le continent. En quelques années, il s'était taillé une réputation : le *Frenchy*, comme on le surnommait, était capable d'apporter ici des médicaments, là du matériel d'appoint et, bien sûr – *french touch* oblige – des produits gastronomiques.

Maintenant que sa réputation était faite et son réseau de clients constitué, il était passé à l'étape suivante, moins périlleuse, mieux organisée. Il avait revendu son avion et avait acheté un ancien brise-glace aux Australiens. Un navire étonnant, un voilier avec un

nez de marsouin et un habitacle placé à l'avant. Quand le vent le permettait, les voiles prenaient le relais des propulseurs à hydrogène. Pour lui, c'était plus reposant, et plus écologique, en tout cas plus en phase avec la majesté du continent. Car il aimait passionnément l'Antarctique. Comme il n'avait aucune disposition pour la science ni pour l'administration, la création de sa société avait été le seul moyen qu'il avait trouvé pour prendre place sur ce continent. Il avait eu de la chance. C'est en rencontrant une ancienne amie, Anaïssa Zekri, qui venait d'être nommée gouverneure de l'Antarctique, qu'une porte s'était ouverte et qu'il l'avait aussitôt franchie. Elle l'autorisa à créer son entreprise, avec un cahier des charges très strict, à titre expérimental. Un an plus tard, il s'était rendu si indispensable à la plupart des bases, qu'elle n'eut même pas besoin d'intervenir en sa faveur. Au contraire, on vint la voir pour qu'elle entérinât sa société, la seule à avoir son siège social sur le continent. Mais le plaisir d'entreprendre, chez Chamcepoix, ne débordait pas de sa simple existence. En aucun cas, il n'aurait voulu faire du continent un marché.

La veille de son départ en tournée, Chamcepoix avait croisé Anaïssa. Elle était dans tous ses états. Le président américain venait de signer un décret – *l'American Antarctic Act* – qui déclarait que les États-Unis ne considéreraient plus le sixième continent comme un bien commun mondial et qu'à partir de ce jour, ils autorisaient les entreprises privées américaines à s'approprier ses ressources naturelles, à les exploiter et à les vendre. Ce décret était un coup de boutoir dans l'édifice fragile en construction. Et pour la gouverneure, un véritable coup de couteau dans le dos. Il était évident que le lobby des multinationales était derrière cette décision, plus particulièrement les entreprises minières. De façon inattendue, le milliardaire américain Brian Zaguine, à la tête d'un empire du numérique, était sorti de sa réserve légendaire pour dénoncer violemment cet acte.

Mais pour la gouverneure, le problème n'était même pas là. Les entreprises n'allaient pas débarquer tout de suite : les conditions

restaient rudes, les sous-sols se situaient la plupart du temps sous une épaisse couche de glace. Les investissements seraient coûteux, les risques grands. Elle avait au moins deux ans de sursis avant de les voir arriver. Non, le problème était d'abord politique. Le président américain semblait méconnaître la situation juridique du continent : outre le protocole en cours, il y avait, depuis près de cent ans, ce gel des revendications territoriales, qui menaçaient à chaque fois de se réveiller. Des pays comme l'Argentine, le Chili, la Grande-Bretagne allaient immédiatement rappeler leur antériorité juridique sur la décision américaine pour s'appropriier le territoire de la Péninsule, la partie la plus accessible du continent.

Chamcepoix essaya de la reconforter. Il s'en voulait de la laisser dans cet état mais il ne pouvait pas reporter son départ. Dans le ciel parfaitement bleu, l'ombre d'un nuage noir planait.

Pour sa tournée, il commença par les îles de l'archipel. Sur chacune, des bases s'étaient installées au fil du temps. C'est sur l'île Livingstone, où un port venait d'être construit, qu'il remarqua, pour la première fois, un petit conteneur de couleur ocre. Il aurait été incapable de dire pourquoi il l'avait remarqué. Ce n'était pas le seul conteneur mais situé à l'écart, il différait des autres par sa sobriété et sa discrétion. Une couleur moins voyante, une taille plus modeste, ce n'était d'ailleurs pas une taille standard du transport maritime. Il n'avait pas non plus de bardage en tôle. Ses parois semblaient lisses. On aurait dit une grosse boîte, dessinée par un designer scandinave. D'une sobriété qui hésitait entre l'élégance et l'ennui.

L'étape suivante, sur l'île Déception, Chamcepoix l'oublia : s'il s'arrêtait là, c'était moins pour fournir des victuailles à la base argentine que pour retrouver le plaisir de plonger dans les sources d'eaux chaudes qui affleuraient sur les plages sablonneuses, tandis que les parois du volcan, autour, étaient couvertes de glace.

Puis il fila vers le sud. Une longue traversée qui lui prit deux jours ; il avançait lentement pour mieux connaître son bateau. Il

dut faire un détour pour contourner un immense iceberg tabulaire, long de trente kilomètres et dont la partie immergée déployait une ombre émeraude qui se dissolvait dans l'épaisseur des profondeurs. Il parvint enfin à la base américaine de Palmer, sur l'île Anvers, au pied du mont Français qui culminait à près de 3 000 mètres au-dessus de l'eau. La Péninsule était toute proche, sa chaîne de montagnes couvrait tout l'horizon.

La base Palmer s'était considérablement agrandie. Les Américains, plutôt que de multiplier les implantations, préféraient construire de grosses bases qui tournaient même durant l'hiver. Accoudé au bastingage, sa chevelure de chef d'orchestre débordant de son bonnet, Chamcepoix observait ce déploiement d'infrastructures quand son assistante, Katia, l'interrompit :

– Vous avez vu ?

Katia était une Ukrainienne à la silhouette athlétique. Son efficacité dans la logistique avait contribué à la réussite de Chamcepoix, ce dont il était parfaitement conscient.

– J'ai vu quoi ?

Elle désigna, d'un mouvement de tête, dans un coin du port, un petit conteneur, le frère jumeau du précédent. Chamcepoix comprit alors ce qui l'avait surpris : l'objet n'avait aucun signe particulier. Une entreprise aurait fait mention de son logo ; ou, si c'était un organisme public, d'un sigle et d'un drapeau national. Là, rien, un conteneur aveugle, tombé du ciel.

– Vous aussi, Katia, vous aviez remarqué le précédent ?

– J'avais surtout remarqué que vous le remarquiez.

– Vous ne les trouvez pas étranges ?

– Si.

– Vous pourriez vous renseigner pour savoir à qui ils appartiennent ?

Katia descendit à terre et se rendit à la capitainerie du port. Le conteneur appartenait à une entreprise du nom de *Volentis*. Ce nom ne lui disait rien. Un futur concurrent ? Le fonctionnaire américain la rassura : son patron n'avait rien à craindre, cette entreprise

ne faisait pas de fret, du moins pas pour l'instant. Elle avait juste demandé à pouvoir entreposer un conteneur, en vue de ses activités futures. Elle payait un loyer, assez important. Bien entendu, elle avait reçu toutes les autorisations nécessaires, et l'intérieur du conteneur, même s'il n'avait pas pu être inspecté parce qu'il était fermé de façon hermétique, avait été scanné pour vérifier que rien de suspect – substance chimique, armement militaire – n'y fût stocké.

– C'est moi-même qui ai assuré le scan, dit l'employé. Je dois dire que j'ai été surpris. Vous savez ce qu'il y a à l'intérieur ?

– Non.

– Rien. Il n'y a rien. Ce conteneur est vide.

Quand Katia lui rapporta le résultat de son enquête, Chamcepoix resta interloqué. Transporter des conteneurs jusqu'en Antarctique représentait un coût, une prise de risque. Pourquoi le faire pour des conteneurs vides ?

Le soir, tandis que par les hublots le soleil d'été refusait de se coucher, glissant sur l'horizon, Chamcepoix s'installa dans son salon lambrissé et se mit à effectuer des recherches sur son ordinateur. Il ne trouva pas grand-chose, sinon que la société *Volentis* existait bien. Elle prétendait concilier fret maritime et prospection géographique. A priori, un futur concurrent, malgré ce qu'avait dit l'employé américain. Pourtant, ce n'était pas cette perspective qui l'inquiétait. Il sentait une menace plus diffuse.

– Il faudra que j'en parle à Apollon, se dit-il.

À la fin de sa tournée, un mois et demi plus tard, alors qu'il retrouvait, à l'horizon, la silhouette familière de l'île du Roi-George, il avait, au fil de son passage dans les bases de la Péninsule, décompté plus de trente-cinq conteneurs.